ABBY GENI

Farallon Islands

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

ACTES SUD

Pour Scott.

PROLOGUE

Les oiseaux lancent leur cri de guerre. Miranda aperçoit une nuée de goélands qui tournoie dans sa direction. Plumes blanches. Becs luisants. Les yeux fous. Elle connaît suffisamment bien leur violence pour deviner leur intention. Ils se mettent en formation d'attaque, l'encerclent comme des bombardiers à l'approche d'une cible.

Miranda s'en va prendre le ferry. Elle accélère le pas, grimpe rapidement la colline, son sac à dos qui ballotte sur ses épaules. Le bateau est en retard, ce qui n'a rien de surprenant. Le ferry est toujours en retard. C'est une des rares constantes des îles.

Les vagues qui viennent laper le rivage remplissent l'air. Ce jour-là, l'archipel est enveloppé de brouillard. Les mois d'été sont souvent brumeux. Ici, pas de doux après-midi baigné d'une lumière dorée, pas de bronzette. L'horizon est bouché, le soleil pareil à la fusée mouillée d'un feu d'artifice. Miranda glisse et trébuche sur un caillou qui s'éboule. Malgré son empressement à quitter les lieux, elle doit faire attention où elle met les pieds, rester concentrée. Sa progression est ralentie par les nids et les oisillons. Les goélands recouvrent le terrain comme une couche de neige, occupant le moindre carré d'herbe et de

granit. Parmi eux, Miranda est incongrue, un pin solitaire dans un champ enneigé.

Les oiseaux ne sont pas une présence silencieuse. Leurs ailes bruissent. Les oisillons piaillent pour réclamer à manger. Les parents poussent des cris indignés en retour. De temps en temps, on entend une explosion, un conflit pour défendre son territoire – les plumes qui volent, le sang qui gicle. Même Miranda n'est pas immunisée contre leur fureur possessive et fanatique. Quelques goélands ont suivi son avancée depuis qu'elle a quitté l'abri de la maison. D'une seconde à l'autre, ils attaqueront. Ils ont les ailes en W, les yeux brillants. Ils se rapprochent.

Mais Miranda s'est préparée. Elle porte d'épais gants de cuir qui protègent un maximum de peau pour ne pas donner envie aux goélands de la mordre. Chacune de ses chevilles est équipée d'un collier antipuces pour repousser les poux d'oiseaux. Elle porte un masque pour atténuer l'affreuse puanteur ammoniaquée que dégage le guano. Un casque de chantier est perché maladroitement sur son crâne, et dessous elle a mis un bonnet, une mesure de protection supplémentaire. Miranda est également emmitouflée dans un poncho que les déjections visqueuses lâchées par les goélands en guise de projectiles ont déjà sali. Une fois sur le ferry, elle se débarrassera de tout cet attirail. Elle s'en défera comme un espion change de costume, retire sa perruque et son dentier, abandonne son arme et vide les lieux à la hâte – endossant bientôt une apparence ordinaire, un simple visage perdu dans la foule.

Son sac à dos est plein à craquer. Même s'il ne lui reste pas grand-chose. Une collection de coquillages.

Une plume de macareux porte-bonheur. Une dent de requin, petite et dentelée. C'est étrange, après tout ce temps, de s'en aller en n'emportant rien de plus qu'un havresac. Mais ici, rien ne dure. Les jeans qu'elle a apportés il y a si longtemps sont en loques. Ses livres ont succombé à la moisissure. Son oreiller ergonomique est plein de crottes de souris. Les seuls articles qu'elle ait pu conserver – non sans des efforts considérables qui ont requis toute son intelligence, sa vigilance et l'utilisation de conteneurs étanches – sont ses appareils photo numériques, sa chambre et plusieurs rouleaux de pellicule non développés. Voilà son trésor. Elle a photographié les îles par tous les temps, du rayon de soleil cristallin hivernal aux violentes tempêtes automnales. La Pépite de Chocolat, un îlot dont la silhouette se découpe sur l'océan scintillant. Le Pain de Sucre, une colline boursouflée. Le chapelet d'îles du Tonton-Ivre dont le crâne chauve émerge tout juste de l'eau. Sans oublier ses compagnons. Les rares personnes encore sur les îles. Elle a des photos d'eux aussi.

L'impact arrive par surprise. Un goéland atteint brutalement Miranda à la tempe, lui fait perdre l'équilibre. Elle pousse un cri, son casque lui tombe sur les yeux. Le battement des ailes retentit autour de ses épaules. Le goéland n'en sort pas non plus indemne ; il tombe au sol, visiblement désorienté. Miranda ne s'arrête pas. Secouée et les cheveux en bataille, elle continue vers la mer. Elle sait qu'il vaut mieux ne pas faire de pause en terrain découvert. Elle monte au sommet de la falaise, le souffle court, et finit par atteindre la crête.

À un peu plus de dix mètres de la côte s'élève un épais mur de brouillard. L'océan est couvert de

volutes de brume comme des braises fumantes. Miranda redresse son casque. Les oiseaux se tiennent désormais à distance, se regroupent, réfléchissent. Leurs cris sont autant de menaces et d'avertissements. Dans son champ visuel elle perçoit leurs revirements et leurs vols en piqué, leurs ombres inquiétantes.

Puis le grondement d'un moteur se répercute contre la surface de l'eau. C'est à peine audible par-dessus la clameur des goélands. Alors que Miranda la cherche du regard, la proue du navire fend un banc de brouillard. Son surgissement a quelque chose d'audacieux, comme un tour de magie. Le bateau semble s'obliger à exister, il surgit de nulle part, du brouillard, des rêves. Presque sans le vouloir, Miranda lève les deux bras au-dessus de sa tête, les agite désespérément. Le ferry est encore trop loin pour qu'elle puisse dire si le capitaine Joe a répondu à son geste. Elle le regarde avancer sur les flots. Les goélands tournent toujours autour d'elle, hurlent. Ils sont toujours aussi décidés. Ils seront malveillants jusqu'au bout. Miranda sait ce qu'ils lui feraient subir s'ils le pouvaient. Elle sait à quel point les îles sont dangereuses. Elle le sait mieux que personne.

Une demi-heure plus tard, elle est à bord du ferry. N'ayant pas vraiment le pied marin, elle se penche par-dessus le bastingage et sent ses entrailles suivre les mouvements de la houle en même temps que le pont. Elle est prête à partir, à quitter les îles pour la première fois depuis un an. Elle est à six mètres de la côte, autant dire des années-lumière. Le capitaine Joe s'active, effectuant les gestes mystérieux des gens de la mer : défaire une corde, actionner

une manette, tester la résistance d'un loquet. Tandis que le ferry s'éloigne difficilement du rivage, l'océan pivote, tourne sur son axe. Tous les éléments du paysage semblent différents depuis ce nouveau point de vue – les îles petites, le brouillard comme un rideau doux, les oiseaux aussi délicats et inoffensifs que des grues en papier. Miranda, qui n'a pas l'habitude de se sentir en sécurité, retient son souffle.

Elle a retiré les colliers antipuces, le poncho, le casque et le masque. Malgré cela, elle se rend bien compte que ses vêtements – chaussures de chantier à bout coqué, bonnet et veste d'homme qu'elle a fauchés aux autres pour les garder comme souvenirs – ne sont pas exactement normaux. Il n'y a que sur les îles Farallon que sa tenue peut sembler appropriée. Quand elle aura rejoint la Californie, on la prendra sans doute pour une SDF. Les passants auront peut-être pitié d'elle et seront peut-être tentés de lui laisser leur monnaie. Si seulement ils savaient.

Le navire fend les vagues. Son sillage renvoie aux îles. Miranda décide de les regarder s'éloigner jusqu'à ce que le brouillard les engloutisse. L'archipel est un assortiment d'îlots miniatures, un tout petit ensemble, un point sur la carte. L'île du Sud-Est est la seule à être habitable. Elle possède une saillie de verdure sur laquelle ont été construits le refuge ainsi que le phare, et où les embarcations ainsi que deux petits arbres se dressent fièrement dans le vent, les cimes de ces derniers se rejoignant pour se tenir compagnie. Autour de cette île centrale sont éparpillées des sculptures de roche nue si insignifiantes qu'elles ne peuvent même pas accueillir de vie végétale, trop battues par le ressac et couvertes

de cirripèdes. Le bateau s'éloigne de plus en plus et Miranda se mord la lèvre. Elle garde l'espoir de discerner une dernière fois un être humain – posté en haut de la falaise pour la regarder partir, lui dire au revoir d'un signe de la main. Mais après tout ce qui s'est passé, elle devrait savoir que ça n'arrivera pas. Personne n'est resté. Les îles paraissent désertes. Le phare noir et massif se découpe sur un banc de nuages. Le refuge est à peine visible, caché par la colline.

Les vagues sont plus grosses, elles enflent sous la coque. Le rocher de la Selle apparaît entre deux ballottements, grouillant d'otaries dont certaines somnolent en tas quand d'autres bondissent de manière comique sur la plage. Le ferry atteint bientôt le brouillard. Dans le rouf, le capitaine Joe chante – une mélodie joyeuse portée par le vent. Au fur et à mesure que Miranda poursuit son observation, les îles se parent d'un air éthéré et flou. La brume leur enlève leurs angles coupants, brouille leur silhouette. Miranda cligne des yeux à travers ce linceul, regarde une dernière fois la côte. Pendant une fraction de seconde, elle a l'impression d'être un bateau tirant sur son ancre. Au cours des douze derniers mois, une chaîne l'a attachée à l'archipel. Le temps passé dans cet endroit l'a altérée comme un navire amarré dans un port – érodé par la marée, battu par les vagues, des trous creusés dans la coque, sali, abîmé et méconnaissable. Mais il lui semble à présent que la chaîne donne du mou. Elle s'étire au-delà de ses capacités et lui fait mal. Finalement, d'un mouvement de torsion, Miranda la brise. Quand elle la sent qui cède, elle est au bord de l'évanouissement.

Au cours de cette année, elle a écouté Galen cracher dans l'évier avec précision tous les matins. Charlene et elle se sont tenues devant la cuisinière, prises d'un rire idiot tandis qu'elles saupoudraient toutes les épices du garde-manger sur des œufs de guillemot brouillés pour tenter, vainement, d'atténuer l'arrière-goût poissonneux de leur petit-déjeuner. Elle est très souvent sortie marcher avec Mick, effectuant le tour de l'île par la côte. Elle a attendu près de la porte d'entrée et regardé Forest nouer consciencieusement ses lacets, en retard de dix minutes sur les autres comme si le destin du monde dépendait de la minutie de ces nœuds. Miranda connaît chacune de leurs bizarreries. Elle connaît le rire de Galen, les yeux fermés à force d'être plissés, la bouche si grande ouverte qu'elle laisse voir tous ses plombages. Elle sait que Lucy chantonne dans son sommeil, pendant des heures, ses mélodies clairement audibles dans le refuge silencieux. Elle connaît l'odeur de la transpiration d'Andrew, terreuse et piquante. Elle connaît l'envergure exacte des mains blanches de Mick.

Elle ne reverra aucun d'entre eux. D'une certaine façon, elle s'en réjouit.

Pendant la longue traversée, elle retire son bonnet et s'efforce de recoiffer ses cheveux emmêlés. Elle affronte les effrayantes toilettes du bord. Elle examine son équipement photo. Certaines personnes donnent un nom à leur voiture – à des objets qu'elles apprécient et parent d'une personnalité. Miranda a l'habitude de nommer ses appareils photo. Le plus performant de sa couvée s'appelle Bijou. C'est une chambre et elle possède assez de boutons pour déboussoler Galen et Forest qui aimaient bien jouer

avec dès que Miranda avait le dos tourné. C'est le monstre qui, comme la reine hyperactive d'une ruche, a généré une centaine de rouleaux de pellicule en attente de développement, d'éclosion dans la chambre noire. Le deuxième appareil s'appelle Charles, une antiquité. Charles est le meilleur le matin et le soir quand le ciel est doré, quand la lumière vient épaissir l'air. Charles impose sa vision du monde. Les deux autres (Gremlin et Face de Morue) sont des appareils numériques reflex mono-objectifs : simples, tape-à-l'œil et très chers. En mère bienveillante, Miranda leur porte à tous une tendre affection. Elle se souvient de leur anniversaire, ce jour important où elle a acheté chacun d'eux.

Elle a perdu deux de ses bébés au cours de l'année écoulée. Victimes des îles. Ils s'appelaient Matou et Brigand. Disparus à jamais.

Miranda s'achemine vers l'abri du rouf. Elle s'installe sur un banc. De l'autre côté de la vitre, le brouillard ne s'est pas dissipé et enveloppe le bateau comme une boule de coton. Le monde au-delà de la coque est réduit à des impressions auditives : une corne de brume, le clapotis des vagues, le cri d'un goéland. À présent distants. Un bruit musical.

Elle fouille dans son sac et en sort une enveloppe en papier kraft. Celle-ci est épaisse, volumineuse et elle bruisse. Miranda en renverse le contenu sur ses genoux, libérant un blizzard de papier. Il y a des pages arrachées à des cahiers lignés. Du papier d'imprimante couvert recto verso de son écriture. Du papier millimétré, du papier de soie et du papier sulfurisé volé à la cuisine. Sur chacune de ces surfaces, l'écriture de Miranda est bizarrement resserrée,

comme des colonnes de fourmis. Quelle que soit sa forme, le papier était rare sur les îles. Elle devait le rentabiliser. Durant les frugaux mois d'hiver, elle arrachait des pages de magazines et en remplissait les marges. Elle se débrouillait avec de vieux livres de recettes, les anciens caractères d'imprimerie en partie effacés et désormais recouverts de ses mots. Elle a même écrit sur du papier-toilette. L'enveloppe contient une année entière de travail.

Miranda étale les papiers sur ses genoux avec précaution. Il y a bien un ordre dans tout cela, d'un certain genre du moins et qu'elle est la seule à discerner. D'aucuns y verraient peut-être les gribouillages d'une folle. Ou la poésie des lieux. Elle trouve la note rédigée par un après-midi ensoleillé de septembre. La longue lettre affolée de l'automne, à l'écriture presque trop désespérée pour être lisible. Les pages de la semaine de pluie autour de Thanksgiving portent encore le souvenir chiffonné de l'air humide. Il y a les notes de décembre, de mars, du printemps, de l'été.

Peut-être ne trouvera-t-elle là aucune réponse. Peut-être n'existe-t-il aucune explication à tout ce qui lui est arrivé. Mais c'est sa dernière chance pour comprendre. Le moteur du ferry émet un bruit de grattement. Un goéland pleure au loin comme un enfant en danger. Miranda garde un moment la tête baissée. Puis elle se met à lire.